

86

CB

CHINE

L'IMPÉRATRICE ET UNE DES ÉPOUSES. — MOBILIER. — BRODERIE.

4

1

2

3

N° 1. — Impératrice couronnée du diadème à longs pendants. (Voir ce détail, planche X couronné.)

Elle tient le sceptre surmonté du *fong*, animal fabuleux, insigne que la poésie a consacré à l'épouse de l'empereur. Son *haol*, robe de dessous, est en satin lamé; il est recouvert du *macoual*, surtout de soie rouge, orné de broderies représentant le dragon à cinq griffes et des phénix enlacés; il se termine par une bordure rayée, doublée en brocart d'or. Ses boucles d'oreilles et ses bracelets sont en jade. Le trône à estrade sur lequel l'impératrice est assise est recouvert d'une housse verte, comme c'est l'usage en Chine où les sièges ne sont pas rembourrés.

La souveraine a droit aux plus grands honneurs; elle est en tout l'égale de son sublime époux et possède les sceaux d'or et de pierre d'*yu*, pour rendre authentiques et exécutoires les ordres qui rentrent dans ses attributions. Sa haute dignité est toutefois un obstacle à ce qu'elle paraisse jamais dans les cérémonies publiques. Aucun regard autre que celui du souverain ou des personnes attachées à son service ne doit s'élever jusqu'à sa personne, et sa réclusion, si royale qu'elle soit, n'en est pas moins une sorte d'esclavage.

Elle se distingue en outre des reines et des princesses du sang par la magnificence exceptionnelle de ses habits, la richesse de ses appartements, son train de maison et le nombreux domestique qui l'entoure.

N°s 2 et 3. — L'épouse du second rang et sa suivante.

Le *Li-ki*, quatrième des livres canoniques, reconnaît à l'empereur le droit de posséder jusqu'à cent trente concubines dont le costume est déterminé, comme celui de l'impératrice. On les classe ainsi : trois ont le titre de *fou-gin*; considérées comme véritables épouses, mais du second ordre, elles ont le titre de reines et jouissent d'un rang et d'honneurs qui les placent au-dessus des autres femmes du palais, sans cependant qu'elles puissent jamais atteindre au niveau de l'impératrice, première épouse; leurs robes doivent être ornées de plumes avec les cinq couleurs; — neuf ayant le titre de *pin*, femmes du second rang, sont princesses; elles portent des robes jaunes; — trente-sept qu'on nomme *chi-fou*, femmes du troisième rang, ont des vêtements blancs;

— enfin quatre-vingt-une appelées *yu-tsi*, concubines impériales, sont vêtues de robes noires.

Dans le palais, sont les ateliers où se confectionnent les vêtements impériaux. Le modèle en a été fixé dès l'installation de la dynastie tartare et n'a pas changé depuis.

La princesse dont on aperçoit la robe jaune chargée de broderies d'or sous un surtout de couleur éclatante, appartient évidemment à la catégorie des *pin*, femmes du second rang, parmi celles qui composent le harem impérial. Ses cheveux relevés à la chinoise sont surmontés d'une mignonne calotte ornée de perles et accompagnée de fleurs artificielles; la large épingle traverse le chignon.

La coiffure de la suivante possède un aspect plus original : les cheveux, avec la petite calotte, ont la coiffure dite de *phénix*, ornement en forme d'oiseau, dont les longues ailes se trouvent ici sur le derrière de la tête (voir la notice de la planche la Chaumière, Chine). Son costume est représenté par une veste courte sans manches par-dessus un *ma-coual* de cotonnade bleue; le *haol*, longue robe, laisse apercevoir des manches vertes. — Cette femme tient à la main l'épingle qui sert à prendre la goutte d'opium chauffée à la lampe pour l'introduire dans le fourneau de la pipe. L'instrument que l'on voit ici est du genre mixte, de ceux où l'on fume du tabac légèrement mêlé d'opium.

Les suivantes se trouvent en nombre prodigieux dans les résidences impériales; on les emploie à tous les genres de travaux : les unes sont de véritables servantes de peine, les autres s'occupent des ouvrages d'aiguille ou du petit service des appartements. Ces dernières jouissent de la condition la plus douce et la plus agréable, et sont entretenues aux frais de l'empereur avec une certaine distinction. Entrées au palais dès l'âge de quatorze ou quinze ans, elles en sortent à vingt-quatre ou vingt-cinq ans pour se marier et reçoivent du souverain des habits de noce et une petite dot en argent, sans compter les cadeaux que leur fait toujours la princesse à laquelle elles étaient attachées.

C'est dans leurs mystérieux appartements que les gens riches passent la moitié de leur existence, s'adonnant à une voluptueuse paresse; aussi toutes les Chinoises fument-elles au moins l'opium mélangé pour

atténuer la monotonie de leur existence. Mollement étendues, elles ne se donnent même pas la peine d'étendre la main pour prendre leur pipe; des servantes sont toujours là et saisissent le moment où leurs maîtresses sont silencieuses pour glisser le tuyau entre leurs lèvres.

Dans chaque pièce on retrouve le *kan* qui sert à la fois de lit, de canapé et de sièges dans tout le nord de la Chine. En principe le *kan* est une espèce de banc à dossier, long de cinq à six pieds, large de deux à quatre; il est divisé en deux portions par une petite table dite *kan-thoo*, de la même hauteur que les bras du meuble, sur laquelle on pose un vase de fleurs, la théière, les tasses ou les pipes; de chaque

côté il y a place pour une personne. Il est permis de supposer que les dames, afin de ne pas avoir à se déranger, font aussi servir leur repas sur le *kan-thoo*.

N° 4. — Fragment de robe; tissu brodé.

On voit par cette broderie l'animation que les Chinois s'entendent si bien à donner à leurs vêtements d'apparat; les bizarreries tourmentées prennent ici leur place pour enrichir et varier le décor duquel, nulle part et à aucune époque, on n'a su tirer plus d'éclat. Ce fragment était utile dans cette planche pour faciliter l'examen de nos figures d'ensemble.

Les n°s 1, 2 et 3 proviennent de peintures originales appartenant à M. Dessolliers, qui nous les a gracieusement communiqués.

Le n° 4 est tiré d'un vêtement chinois, propriété de l'éditeur.

Voir, pour le texte : Escayrac de Lauture, Mémoires sur la Chine, 1865. — Girard (l'abbé), France et Chine, 1876. — Poussielgue (d'après les notes de M. et M^{me} de Bourboulon), Relation de voyage de Shang-Hai à Moscou. — Thomson, Voyage en Chine. — Choutzé, Pékin et le Nord de la Chine; ces trois derniers dans le Tour du monde, Paris, Hachette, années 1864, 1875 et 1876.



CHINE

CHINA

CHINA

CB

IMP. FIRMIN DIDOT et C^{ie} PARIS

Chataignon-lith.